

Le Chat Murr 101

Kater Murr « ...un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées » (E.T.A. Hoffmann)

LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE

Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims <http://lechatmurr.eklablog.com/>
JANVIER 2025 ISSN 2431-1979

Sous le regard de Goethe

PETITE ANTHOLOGIE POÉTIQUE ALLEMANDE

Dame Philosophie (j'ai donné en faculté au début des années 1970 des cours d'histoire de la philosophie allemande) m'a reproché, comme en son temps à Boèce, d'être tombé sous les charmes de Muses dont les doux poisons ont pour effet, selon elle, de tuer les fruits de la raison. Je reconnais avoir abandonné Kant, Hegel et Schopenhauer (et je ne le regrette pas) pour rejoindre mes bons vieux amis Goethe, Heine, Hölderlin, Rilke... tout un monde poétique entrevu dans un collège de la région parisienne sous la conduite d'un professeur d'allemand exceptionnel. Foudroyé par une formidable passion pour la littérature allemande, « aggravée » par de nombreux séjours en Allemagne et en Autriche, je fus atteint durablement. Cet engouement, toujours aussi vif, m'invite dans le présent bloc-notes à feuilleter avec vous mon anthologie des poètes de langue allemande sous le regard du premier d'entre eux, Johann Wolfgang Goethe. Je dois à son magnifique poème, *Erkönig (Le Roi des aulnes)*, mon attachement à la langue allemande :

*Wer reitet so spät durch Nacht und Wind ?
Es ist der Vater mit seinem Kind...*



Goethe – Sculpture d'Ernst Rietschel – Semperoper de Dresde
Photo Dominique Hoizey

« Il y a l'Allemagne ! la terre de Goëthe et de Schiller, le pays d'Hoffmann... »
Gérard de Nerval

Ingeborg Bachmann ou la poésie comme engagement « On n'en finit jamais de découvrir Ingeborg Bachmann.¹ » Je me suis fait la même réflexion que Françoise Rétif en découvrant le recueil de poèmes de l'écrivaine autrichienne que je connaissais surtout comme nouvelliste et auteure de textes comme *Berlin-Un lieu de hasard*. J'avais gardé pour plus tard les *Leçons de Francfort* traitant de « problèmes de poésie contemporaine ». L'opportunité m'a été donnée de les lire en même temps que son œuvre lyrique. Dans la première des *Leçons de Francfort*, Ingeborg Bachmann donne le *la* à la poésie : « Nous aurions le mot, nous aurions le langage, nous n'aurions pas besoin d'armes.² » Quel beau programme pour le poète invité à « faire que le navire franchisse les vagues / vers le rivage de soleil qui toujours revient », et « même si le bateau tangue dangereusement³ ». D'elle j'ai retenu que le langage n'est pas l'outil de l'engagement, « il est son fondement même et la poésie, parce qu'elle est par nature à la recherche d'une autre langue, est en soi déjà engagement.⁴ »

📖 1. Ingeborg Bachmann, *Toute personne qui tombe a des ailes*, poèmes 1942-1967, édition, introduction et traduction par Françoise Rétif, Poésie/Gallimard, 2015. 2. Ingeborg Bachmann, *Œuvres*, Thesaurus /Actes Sud, 2009, p. 653. 3. Ingeborg Bachmann, *Toute personne qui tombe a des ailes*, *op. cit.*, p. 124-129. 4. *Ibid.*, p. 38.

Gottfried Benn « dans le flot des images » « On n'a jamais assez de fleurs pour un poète.¹ » Le mot est de Robert Walser. Quand on évoque le nom de Gottfried Benn on a plutôt en tête les vers beaucoup moins bucoliques de *Morgue*, son premier recueil de poèmes publié en 1912 : « Un livreur de bière noyé fut hissé sur la table / Quelqu'un lui avait coincé entre les dents / un aster couleur de lilas clair et d'ombre.² » Je préfère à ce pauvre et triste petit aster le bouquet d'asphodèles que Matisse a inspiré à notre poète :

Des bouquets – mais les feuilles manquent,
des cruches, mais elles sont larges comme des urnes,
– asphodèles
consacrées à Proserpine –³

J'ai découvert Gottfried Benn en lisant *Les éblouissements* de Pierre Mertens – une fiction qui lui valut en 1987 le prix Médicis⁴ – et de lui j'ai gardé quelque part dans ma mémoire ces vers qui me viennent souvent à l'esprit : « Qui vit seul vit dans le mystère, / il se tient dans le flot des images...⁵ »

📖 1. Robert Walser, *Les enfants Tanner*, traduit de l'allemand par Jean Launay, Folio/Gallimard, 2010, p. 137. 2. Gottfried Benn, *Poèmes*, traduit de l'allemand par Pierre Garnier, Gallimard, 2010, p. 37. 3. *Ibid.*, p. 258. 4. Pierre Mertens, *Les éblouissements*, Éditions du Seuil, 1987. 5. Gottfried Benn, *op. cit.*, p. 170.

Les mots terribles de Paul Celan « Nul poète ne fut plus grand que lui¹ », a écrit René Char à propos de Paul Celan qui a ému le monde avec sa *Todesfuge* (« Fugue de mort »), le poème du siècle de la Shoah dont Paul Celan était un rescapé. Ce poème, avec ses mots terribles – « la mort est un maître d'Allemagne² » – est assurément « l'expression la plus poignante de la réalité de l'extermination dans la littérature du vingtième siècle³ ».

📖 1. Paul Celan – René Char, *Correspondance* 1954-1968, édition établie, présentée et annotée par Bertrand Badiou, Gallimard, 2015, p. 223. 2. Paul Celan, *Choix de poèmes réunis par l'auteur*, traduction et présentation de Jean-Pierre Lefebvre, édition bilingue, Poésie/Gallimard, 1998. 3. Stéphane Mosès, *Approches de Paul Celan*, édition établie et présentée par Jean-Yves Masson, Verdier, 2015, p. 20.

Ce que je dois à Adelbert von Chamisso

*Ich träum als Kind mich zurücke,
Und schüttle mein greises Haupt;
Wie sucht ihr mich heim, ihr Bilder,
Die lang ich vergessen geglaubt ?*

Je n'ai pas oublié ces premiers vers du fameux poème *Das Schloss Boncourt* que le poète composa en se souvenant du château de Boncourt près de Châlons-en-Champagne où il était né en 1781. Je dois à ce poème, autant que ma découverte en classe de troisième du *Faust* de Goethe, ma passion pour la langue allemande.

Annette von Droste-Hülshoff, « la plus grande poétesse allemande » Le poète chinois Li Bai levait sa coupe pour inviter la lune à partager une ivresse solitaire.¹ Annette von Droste-Hülshoff aurait aimé ce chantre de la lune que Hans Bethge et Gustav Mahler rendront populaire dans le monde germanique au début du XX^e siècle. N'assistait-elle pas solitaire au lever de la lune ?

Je me tenais à la grille du balcon
Et je t'attendais, toi, douce lumière.²

Je m'autorise un autre rapprochement. Quand sous sa plume apparaissent du porphyre moucheté, de la druse d'ocre ou de la pierre à feu, c'est tout un monde minéral qui aurait séduit Roger Caillois, s'il avait lu un poème comme « La fosse de marne »³, lui qui a si passionnément, si joliment, célébré les pierres. « La Droste », comme l'appelait Gottfried Benn⁴, est assurément *die größte deutsche Dichterin*.

📖 1. Li Bai, *Sur notre terre exilé*, traduit du chinois par Dominique Hoizey, Orphée/La Différence, 1990, p. 64-65. 2. Annette von Droste-Hülshoff, *Tableaux de la lande et autres poèmes*, traduction de Patrick Suter et Bernard Böschstein, La Dogana, 2013, p. 66-67. 3. *Ibid.*, p. 24-25. 4. Gottfried Benn, « Ce ne peut être un deuil », *Poèmes*, traduit de l'allemand par Pierre Garnier, Gallimard, 2010, p. 33.

Catharina Regina von Greiffenberg ou comment poétiser « sur un mode presque inouï » Catharina Regina von Greiffenberg est une grande figure de la noblesse luthérienne autrichienne dont Marc Petit nous a révélé au début des années 1990 l'immense talent poétique. Elle a chanté l'infinité de Dieu aussi bien que le soleil, « miroir de l'éternel », la joie du printemps ou les bords de l'Ybbs :

Ah toi belle claire rivière,
Vive et pure,
Coule si joyeuse !
Sur tes bords, au fil de l'eau,
Joie, beauté
S'abreuvent dans la gaîté.¹
Et tout cela « sur un mode presque inouï » (*auf fast-nie erhörte Weise*).

📖 1. Catharina Regina von Greiffenberg, *Par le destin le plus contraire*, traduction par Marc Petit, Orphée/La Différence, 1993.

Prendre la main de Friedrich Hölderlin « pour écouter le silence » C'est dans *Blanche ou l'oubli*, un roman publié en 1968, que Louis Aragon raconte sa « rencontre » avec Friedrich Hölderlin : « Je ne raconte tout ça que pour vous dire comment et par qui, en premier lieu, mon attention avait été attirée sur un poète allemand qui n'était pas du programme, alors, et dont personne ne parlait en France. [...] Le nom de l'auteur ne me disait rien. C'est pourtant ainsi que je fis connaissance avec Hölderlin, et je fus après longtemps poursuivi par l'impossibilité de traduire cette *Hälfte des Lebens* qui semble si simple à première vue. [...] Mais là n'est pas la question : l'essentiel est qu'au moins pour ses vers Johann-Christian Friedrich Hölderlin était entré dans ma vie en 1922.¹ » Je dois également ma découverte de Friedrich Hölderlin au hasard d'une lecture. Et quand, en 1967, Louis Aragon célébra Friedrich Hölderlin dans un grand et fameux poème des *Adieux*, je fis mien le dernier de ces vers :

Je ne te frapperai pas avec les mots
Qui moins éteignent qu' ils font jaillir l'étincelle
Et la douleur
Je t'appelle à mon secours dans l'épais taillis du siècle
Donne-moi ta main longtemps pour écouter le silence²

📖 1. Louis Aragon, *Blanche ou l'oubli*, Gallimard, 1968, p. 21. 2. Louis Aragon, *Œuvres poétiques complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, II, p.1140-1148.

La leçon de piano d'Else Lasker-Schüler *Komm zu mir in der Nacht...* Je vins à Else Lasker-Schüler une nuit où je lisais Georg Trakl. De cette grande poétesse j'aime beaucoup le « piano bleu » dont elle ne tira jamais une note, mais quelle musique !

Rainer Maria Rilke et la panthère du Jardin des Plantes Je ne peux pas penser à Rainer Maria Rilke sans évoquer la panthère du Jardin des Plantes dont l'œil, derrière les barreaux, était devenu si las, qu'il ne fixait plus rien : « Pour elle il n'y a plus que des barreaux sans fin, / derrière ces barreaux il n'y a plus de monde.¹ » Auguste Rodin avait invité le poète de « La Panthère » à travailler « comme un peintre ou un sculpteur *devant la nature*, en la comprenant et l'imitant inexorablement² ». À l'autre bout du monde, et à l'autre bout du siècle, en 1984, un poète chinois, Lü Yuan, grand admirateur de la littérature allemande, donna sa propre lecture du poème de Rainer Maria Rilke et des circonstances dans lesquelles ce dernier l'avait composé :

Il écrit mais de poèmes point
Alors au maître il se plaint
Le maître Rodin lui recommande
de poser sa plume
d'aller au Jardin des Plantes
de fixer des yeux
les animaux en cage
de les fixer de les fixer
jusqu'à ce qu'ils manifestent
leur brutalité et leur magnificence

jusqu'à ce que la cage étroite devienne
ravín escarpé
jusqu'à ce que lui-même par
leur gorge
exprime
des rugissements de désespoir
Il fit ainsi et
écrivit
« La Panthère »³

📖 1. Rainer Maria Rilke, *Œuvres poétiques et théâtrales*, édition publiée sous la direction de Gerald Stieg, Bibliothèque de la Pléiade, 1997, p. 379. 2. Rainer Maria Rilke, lettre du 17 mars 1926, *op. cit.*, notes, p. 1488. 3. Lü Yuan, *Espoir*, poèmes traduits du chinois par Dominique Hoizey, Albédo, 1988.

L'« indicible tristesse » de Georg Trakl

Le soir, les forêts automnales retentissent
D'armes meurtrières, les plaines dorées
Et les lacs bleus, sur lesquels le soleil
Roule plus sombre...

*Am Abend tönen die herbstlichen Wälder
Von tödlichen Waffen, die goldnen Ebenen
Und blauen Seen, darüber die Sonne
Düster hinrollt...*¹

On comprend l'« indicible tristesse » dont au début du mois d'octobre 1914 Georg Trakl se plaignait auprès de ses proches. C'était peu de temps après l'effroyable bataille de Grodek au cours de laquelle il se retrouva dans une grange avec quatre-vingt-dix soldats gravement blessés, sans aucun moyen pour les soigner ou les apaiser. Georg Trakl sut tôt que « Nous sommes les voyageurs sans but, / Les nuages que le vent dissipe, / Les fleurs, tremblant dans la froideur de la mort, / Qui attendent qu'on les fauche.² »

📖 1. Georg Trakl, *Dichtungen und Briefe*, Otto Müller Verlag Salzburg, 1969, Band I, p. 167. 2. *Ibid.*, p. 223. Traduit de l'allemand par Dominique Hoizey.